



## *Du même auteur*

*Une femme en contre-jour*, Notabilia, 2019 (J'ai lu, 2020)

*Une longue impatience*, Notabilia, 2018 (J'ai lu, 2019)

*Un été à quatre mains*, HD ateliers Henry Dougier, 2017

*Vermeer, entre deux songes*, Invenit, 2017

*De vives voix*, Le Temps qu'il fait, 2016

*L'ombre de nos nuits*, Notabilia, 2016 (J'ai lu, 2017)

*Le dernier gardien d'Ellis Island*, Notabilia, 2014 (J'ai lu, 2016)

*Noces de neige*, éditions Autrement, 2013 (J'ai lu, 2014)

*Nos vies désaccordées*, éditions Autrement, 2012 (J'ai lu, 2013)

*Les heures silencieuses*, éditions Autrement, 2011 (J'ai lu, 2012)

## *Sur l'auteur*

Venue à l'écriture par la poésie, Gaëlle Josse publie son premier roman, *Les heures silencieuses*, en 2011 aux éditions Autrement, suivi de *Nos vies désaccordées* en 2012 et de *Noces de neige* en 2013. Ces trois titres ont remporté plusieurs récompenses, dont le prix Alain-Fournier et le prix national de l'Audio lecture en 2013 pour *Nos vies désaccordées*. *Le dernier gardien d'Ellis Island* a été un grand succès et a remporté, entre autres récompenses, le prix de Littérature de l'Union européenne. *L'Ombre de nos nuits* a remporté le prix Page des Libraires. *Une longue impatience* a remporté le Prix du public du Salon de Genève, le prix Simenon et le prix Exbrayat. *Une femme en contre-jour* a reçu le prix des lecteurs Terres de Paroles 2020. Gaëlle Josse est diplômée en droit, en journalisme et en psychologie clinique. Après quelques années passées en Nouvelle-Calédonie, elle travaille aujourd'hui à Paris et vit en région parisienne. Plusieurs de ses romans ont été traduits, ils sont étudiés dans de nombreux lycées.

CE MATIN-LÀ



Gaëlle Josse

# CE MATIN-LÀ

Roman

**NOTAB/LIA**

© Les éditions Noir sur Blanc, 2021

© Paprika

Illustration couverture : © Justin Case

ISBN : 978-2-88250-669-6

*À ceux qui tombent*





*Nous ne devrions jamais avoir honte de  
nos larmes, car c'est une pluie qui disperse  
la poussière recouvrant nos cœurs endurcis.*

Charles DICKENS,  
*Les Grandes Espérances*

*Tout est en désordre. Les cheveux.  
Le lit. Les mots. La vie. Le cœur.*

Jack KEROUAC



*Ce 2 juillet 2006, au soir*

*The End* s'affiche en noir et blanc sur l'écran de la télévision, en majuscules fixes et tremblotantes, pendant que la musique du générique enveloppe la pièce d'un envol symphonique, cordes, trompettes et cavalcade. Clara passe le dimanche soir chez ses parents, une habitude. Ils dînent, regardent un film, puis elle va. Ils aiment les classiques, les westerns parfois, les vrais, *Rio Bravo* et les jambes d'Angie Dickinson, *La Charge héroïque*, *La Prisonnière du désert*, *L'Homme qui tua Liberty Valance*. Comme dans une flamboyante, une rassurante pureté originelle, le Bien et le Mal, le Destin et la Justice s'affrontent sans masque sur fond de Monument Valley et de désert Mojave, dans les hennissements des chevaux et le sifflement des balles. On y boit du whisky dans des verres sales et du café amer dans des quarts en métal cabossé, accompagné par la mélancolie de l'harmonica autour du feu de camp. L'amour triomphe avec pudeur des flèches

et des serpents à sonnettes ; le héros mutique au regard lourd et aux vêtements déchirés va noyer sa mélancolie au son d'un piano bastringue dans les dessous volantés d'une entraîneuse de saloon aux jambes fuselées, avant de reprendre la route de son errance sans fin sur les chemins poussiéreux de l'Ouest.

Il est tard, la chaleur s'attarde dans le jardin, on a laissé les portes-fenêtres ouvertes, les roses ont déjà offert une nouvelle floraison. La mère est debout, elle s'affaire, tourne, range, nettoie, brique, lustre. Le plateau de la table basse brille de nouveau, télécommande posée à angle droit sur les journaux de la semaine, coussins des fauteuils retapés, regonflés, vierges de la moindre trace de corps.

Clara s'apprête à se lever du canapé et à rassembler ses affaires. Son père s'est déjà retiré, une fatigue qui l'a pris d'un coup, il veut aller dormir maintenant. Bonne nuit, ma chérie, rentre bien, ne tarde pas. À dimanche prochain.

Un bruit. Lourd, sourd, mat. Un écroulement. Toutes deux elles ont sursauté, elles se sont regardées. D'un bond elles sont à la salle de bains. Il est à terre, nu, inconscient. Clara voit sa mère, bouche ouverte, yeux agrandis. Elle entend son cri. Elle se penche, tente de comprendre s'il s'agit d'un malaise, s'il s'est assommé en tombant, s'il respire, si. Aussitôt, l'appel au 18, expliquer, du

mieux possible. Attendre les secours. Sa mère est incapable de faire un pas, de dire un mot. Soudée, vissée, figée sur place. Clara contourne le corps pour étendre sur lui sa robe de chambre. Le corps de son père. Celui qui ne doit pas être vu. Elle tente de détourner le regard du torse maigre à la peau fine et fripée, d'ignorer les bras flasques, le ventre gonflé, le sexe racorni lové au milieu des poils blancs, les cuisses marbrées du pourpre bleuté de vaisseaux capillaires éclatés. Elle ne l'a jamais vu ainsi. Elle prend sa main, lui demande s'il peut presser la sienne, comme elle l'a appris en secourisme. Rien. Un gémissement. Il vit. Les pompiers sont là, leur sirène les a précédés. Va ouvrir, maman. Mais non. Elle n'ira pas, elle ne peut pas. Clara enjambe son père et court à la porte. Oui, c'est ici, entrez. En quelques secondes, la civière est à la porte de la salle de bains. Le corps est embarqué, une couverture de survie métallisée, crissante, sanglée sur sa poitrine. Maman, je l'accompagne, tu peux me donner sa carte Vitale, un pyjama propre ? Maman, s'il te plaît. MAMAN ! Sa mère n'a pas bougé. Elle n'a pas cillé. Elle regarde sa fille comme une inconnue. Ses traits sont arrêtés dans une expression de surprise, d'horreur et d'incompréhension mêlées. Clara l'attrape par un bras, lui tend sa veste, ses chaussures. Viens. Je ne te laisse pas là. Viens maintenant. Dépêche-toi, on y va. Elle lui enfle son vêtement, lui fait lever un pied après l'autre, emboîte ses chaussures à

l'extrémité des chevilles, passe la bride de son sac à main à son épaule, elle court à leur chambre chercher le portefeuille de son père, vérifie la présence des papiers indispensables.

Et puis les couloirs blancs, les blouses bleues, les blouses vertes, les visages dissimulés par le masque et la charlotte, les pas perdus et le mauvais café du distributeur. Sa mère est restée assise là où Clara l'a installée. La chaleur, sur un siège en plastique moulé blanc sale, soudé à plusieurs autres par une barre d'acier. Tant de monde. Tous âges. L'attente. Guetter un signe, repérer les infirmières, l'interne de service, rester prête à bondir pour savoir. Premières réponses. AVC foudroyant. On ne peut rien dire sur les possibles séquelles. Il faudra du temps, sûrement beaucoup de temps, mais pour l'heure le pronostic vital n'est plus engagé. On le garde en réanimation pour le moment. Non, pas de visites. On vous dira quand il sera transféré dans un autre service. L'interne est calme, courtois, on lit la fatigue dans ses yeux cernés d'ocre, sur son visage creusé par les ombres des néons. Clara déteste cette expression, cette histoire de pronostic vital, engagé ou non, vaguement technique et totalement abstraite, celle qu'on entend à longueur de temps aux informations, cette expression qui n'ose parler ni de la vie ni de la mort. Elle comprend que son père vivra. Plus ou moins. On lui laisse l'apercevoir à travers le box vitré, elle fait un geste de la main à la forme

allongée sous un drap jaune pâle, raccordée aux tuyaux et aux moniteurs, elle est certaine qu'il l'a vue.

Ce soulagement, qu'il soit encore là, encore présent dans le cercle des vivants, même du bout des doigts, parce que les doigts on peut les serrer, les serrer fort et ne pas les lâcher, et aussitôt ces questions qu'elle essaie de tenir à distance, des images qu'elle tente de chasser, de vilains frelons. Le père de cet ami de lycée, l'année de terminale, rescapé d'une semblable attaque, la moitié du corps, du visage, inerte, la parole impossible, des graviers dans la bouche. Son regard insoutenable de désespoir. L'aveu de son fils, le soir des résultats du bac, entre shots de vodka et sono rugissante. Tu sais, pour lui, je crois qu'il aurait mieux valu que ça s'arrête. Il ne peut ni boire, ni manger, ni se laver seul, ni pisser, ni le reste. Tu imagines ? Non, elle préfère ne pas imaginer. Elle retourne dans la salle d'attente informer sa mère. Elle ne sait plus s'il faut se réjouir de la vie. Elle veut parier que oui. Sa mère n'a toujours pas bougé, le regard arrêté sur un point mystérieux, perdu dans des lointains connus d'elle seule. Sur le chemin du retour, dans la voiture, dans la nuit, Clara entend sa voix. Tu crois que c'est vraiment grave, pour ton père ?

L'impression que l'on vient de tirer avec brutalité un rideau opaque sur son avenir, qu'il lui

reste à se débattre dans une pièce obscure et qu'il faut l'accepter, parce que c'est là que la vie la demande. Elle pense à son billet d'avion, à son départ prévu dans une semaine. À sa joie, à son impatience. À la fête de départ qu'elle vient de donner. À ce travail qui l'attend sur un autre continent, enseigner le français à l'étranger. À ce qui ne sera pas, maintenant. À ses vingt ans. À la vie. À Christophe, son frère, que sa mère vient d'appeler, et qui viendra plus tard, beaucoup plus tard. Je fais ce que je peux, maman. Je descendrai vous voir dès que possible. Et Clara qui pense que non, il ne fait pas ce qu'il peut. Ça la met en colère, mais ça ne l'étonne pas. Elle veut l'appeler à son tour, et elle se retient. À quoi bon ? Il a fait son choix. Une rage sourde, mauvaise, monte en elle et elle s'efforce de la contenir. Elle aussi, en un instant, entre deux feux rouges et deux ronds-points, elle vient de faire son choix.

Elle va rester. Rendre son billet d'avion. Expliquer son désistement brutal. Trouver du travail ou reprendre des études près de chez eux. Ravaler sa déception. Serrer les dents. La bombe à fragmentation a éclaté entre ses doigts, dans la douceur de ce soir de juillet parmi les roses, c'est ainsi.

Dans son ancienne chambre d'enfant où elle reste pour cette nuit, dans le lit étroit avec sa couverture en épais coton blanc qu'elle dispute aux peluches d'ours, de singes et de zèbres mêlées,



elle ferme les yeux. En elle, désormais, il y a le cri de sa mère, le regard de sa mère, et ce corps nu, démuné, vulnérable, fragile comme celui d'un trop vieil enfant.



# I

*Nous n'irons plus au bois,  
Les lauriers sont coupés.  
La belle que voilà,  
Ira les ramasser.*



*Douze ans plus tard, ce 8 octobre 2018*

Ce matin-là, à sept heures trente, au jour montant, la voiture de Clara n'a pas démarré. Rien à faire. Rien. Rien de rien. Ni tourner et retourner la clé de contact, ni taper du plat de la main sur le volant, ni enfoncer l'accélérateur d'un pied rageur. Ni soupirer, excédée, en proférant injures et menaces à l'encontre de l'assemblage immobile de métal, d'aluminium, de chrome et de plastique. Une bête morte. Échouée. Inutile.

Elle va être en retard. Mentalement, elle fait défiler sa journée à venir, les rendez-vous, les réunions, les messages à envoyer, les appels à passer, les décisions à prendre. Ferme les yeux. Prend une longue inspiration. Ouvre les yeux. Elle est seule maintenant sur le parking de l'immeuble, posée sur sa case délimitée par des traits de peinture blanche à moitié effacés. Le jour s'est levé, il s'est faufilé en dévoilant les contours des oliviers en pot qui marquent l'entrée de la résidence, en révélant la

haie de bambous qui semble suspendre son frémissement. Rien ne bouge.

La jeune femme s'agite dans l'habitacle, un poisson qui manquerait d'eau dans son aquarium. Elle descend, claque la portière, l'ouvre de nouveau, se rassied au volant, murmure une supplication, démarre, mais démarre s'il te plaît, tente encore de faire bouger la bête, de lui transmettre souffle, énergie, mouvement.

Il est huit heures passées, il fait grand jour. Fébrile, énervée, Clara sort son téléphone de son sac. Les bons réflexes, le cerveau en ordre de marche. Prévenir le bureau. Appeler le garage. Décommander les premiers rendez-vous. Annuler. Annuler. Appeler Thomas, aussi, il saura quoi faire, lui. Impossible. Sa main retombe. Un instant blanc, un instant vide. Elle ressort de la voiture, se retourne, s'arrête, indécise. Une danse muette.

Elle titube, regagne le hall de son immeuble, la démarche saccadée, mécanique, un pied devant l'autre, à grand-peine, avec son sac, son manteau, son écharpe, la sacoche de l'ordinateur. Elle remonte les quelques marches descendues en courant une demi-heure plus tôt. Appelle l'ascenseur. Qu'il arrive, vite, plus vite. Premier. Deuxième. Troisième gauche. Elle ouvre sa porte et pénètre dans le cocon qu'elle vient de quitter. Odeur légère encore de sommeil, de gel douche et de pain grillé.

Le murmure d'un affaissement. Elle se laisse glisser le long de la porte d'entrée, le dos qui épouse le bois verni, jusqu'au sol, les clés de voiture sont tombées d'un côté, le sac à main, le manteau de l'autre, tout en vrac. Elle a perdu une chaussure, un escarpin noir, autoritaire et inutile, qui émerge au milieu de l'amoncellement. Elle replie les genoux contre son front, les bras en couronne, comme font les enfants, et tout son corps est secoué de sanglots, de spasmes, de hoquets, une série de mouvements, de bruits incohérents, saccadés, sur lesquels elle n'a aucune prise, comme si son corps vivait une vie autonome, hors contrôle, qu'il lui appartient seulement de subir. Cela dure un temps infini, un temps dont elle n'a aucune idée.

Lorsqu'elle reprend son souffle, c'est avec lenteur, c'est pour chercher dans son sac des mouchoirs en papier, et elle a froid, maintenant. Elle claque des dents dans son tailleur gris clair, dans son chemisier blanc. Elle tremble. Un épuisement qui lui vient, qui la plaque au sol. Puis elle se débarrasse de sa seconde chaussure et tente de se mettre debout, et cela aussi lui prend un temps infini. Le miroir de l'entrée, celui qui lui sert chaque matin à contrôler son reflet, lui renvoie son visage.

Ses yeux sont gonflés, barbouillés de noir, son rouge à lèvres a débordé, son regard cherche en vain la jeune femme déterminée qui aurait dû se trouver là, la combattante, les jambes fermes, les cuisses musclées sous la jupe crayon, le pied cambré

et l'allure nette, déterminée, celle qui arpente les couloirs de l'agence à grands pas pressés, toujours affairée, efficace, projetée dans une tâche précise, dans le but qu'elle s'est assigné et qui mobilise toute son énergie, toute sa volonté.

Elle la cherche et ne trouve qu'un clown mal débarbouillé, le regard perdu, des larmes qui descendent en rayures brillantes sur les joues, le sillage d'un escargot sur une feuille. Elle est pieds nus et elle a filé son collant, la peau blanche, si blanche, apparaît sous les échelles de nylon noir, elle frissonne et peine à retrouver sa respiration, elle ne comprend pas ce qui lui arrive, elle ne comprend pas cette soudaine débâcle qui la jette à terre, cette force qui l'immobilise en rendant toute lutte inutile. Elle voudrait parler à Thomas, lui dire ce qui se passe, ce qu'elle ne comprend pas, mais c'est au-dessus de ses forces. Au bord du jour, une certitude, une seule, gagne du terrain et s'accroche : aujourd'hui, elle n'ira pas travailler.

Ce matin-là.



À l'appel de son nom, elle se lève, quitte la salle d'attente, avec les enfants fiévreux que leurs mères tentent d'occuper avec un jeu sur leur téléphone, avec ce jeune couple, main dans la main, qui parle à voix basse, avec la dame âgée qui tient son enveloppe de radios bien à plat sur ses genoux. Elle laisse la moquette bleu foncé, avec ses affiches de golfeurs en plein élan, savante torsion du buste et bras levés, avec ses photos des Antilles, avec la table basse avec ses magazines cornés et défraîchis, les nouvelles d'il y a un siècle, les actrices, les princesses, mariées et démariées dix fois depuis, avec le présentoir débordant de dépliants d'information et d'incitation aux dépistages les plus variés. Une musique relaxante, ou voulue telle, harpe et bruit d'océan, *Lettre à Élise* et *Marche turque*, réglée à très faible volume, installe en boucle une toile de fond sonore.

Elle entre dans le cabinet et le docteur Cardoso, Éric Cardoso, ancien interne des hôpitaux, comme

le précisent ses en-têtes d'ordonnance, referme la porte sur elle. Le docteur Cardoso et sa voix douce, si basse qu'il faut tendre l'oreille pour l'entendre, ses lunettes sans monture, aux branches fixées sur les verres épais, et ses chemises bleu ciel. Tenue d'invisibilité de gentil fantôme, flottant entre son bureau et sa table d'examen. Clara l'avait surnommé l'homme des neiges, elle s'attendait chaque fois à le voir disparaître dans le blanc du mur, s'y incruster et s'y fondre, dans une absence génétiquement programmée. Mais non, il est là, il consulte son ordinateur, j'ai les résultats de vos bilans précédents, tout allait bien, Mademoiselle Legendre. Qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui ?

Trop tard pour s'enfuir, il va falloir parler, elle panique, elle ne sait pas par quoi commencer. Que s'est-il passé d'ailleurs ? Elle dit son absence hier au bureau, elle vient mendier le certificat d'absence, l'arrêt de travail qu'il lui faut produire. Il faut expliquer, un peu. Et tout lâche. Le barrage qui rompt, une fois encore. Dignes submergées, elle s'accroche aux quelques mots qui flottent sur l'eau, un radeau pour ne pas sombrer. En face, il écoute, prend des notes, entoure quelque chose de plusieurs cercles, en souligne un autre, laisse le flot se tarir. Il retient quelques mots de ce torrent, comme de petites embarcations prises dans les rapides, des mots comme trop, pas assez, résultats, chiffres, objectifs, intenable, pression, tensions, menaces, angoisse, méfiance, angoisse, dimanche soir, plus faim,

sommeil impossible, séries télé, oublier. Il pose ses lunettes, la fixe de ses yeux pâles sans cils, se penche vers elle et lui demande depuis quand ?

Elle raconte, dit qu'elle ne peut plus. Que c'est la première fois qu'elle s'écroule comme ça. Avant, elle aimait bien ce qu'elle faisait. Plus maintenant, de l'abattage, les primes qui sautent au moindre prétexte, la défiance, la concurrence entre collègues, et puis, tenez, ces rendez-vous absurdes, le 2 janvier à huit heures trente, et pareil le jour de mon retour de vacances. Et les deux fois, la boss qui arrive à neuf heures, grand sourire, rouge à lèvres, en disant qu'elle avait oublié, que ce n'était pas si urgent, finalement. Pour un peu, elle aurait apporté les croissants. J'avais écourté mes vacances pour préparer mon bilan. Rien pu avaler la dernière semaine.

Pour hier, elle ne comprend pas. Rien de particulier, seulement cette voiture qui ne voulait rien savoir. Elle doit passer au garage ce soir, elle appréhende ça, aussi, le montant au bas de la facture.

Le fleuve des larmes menace de reprendre son cours, elle essaie de sourire, baisse la tête. Elle se sent comme une enfant, comme toujours quand elle franchit cette porte, à tenter de comprendre les explications simplifiées sans avoir l'air idiot, à acquiescer, à déballer ses faiblesses, ses angoisses, ses hontes, à déballer son corps, à l'extraire des vêtements et à l'exposer dans une nudité ingrate, dans cette vulnérabilité de tortue renversée. Le

pouls, la tension, le poids, il vérifie, il questionne, traitements en cours, allergies, antécédents familiaux, Clara répond comme elle peut. Ce qu'elle sait, ce dont elle se souvient. Elle n'ose pas lui dire qu'il doit déjà avoir tout ça dans ses fiches, depuis le temps.

L'imprimante expulse plusieurs pages, il les commente en les lui tendant une par une. L'arrêt de travail, deux semaines pour commencer, dans votre cas ce n'est pas du luxe, ils se passeront de vous au bureau, c'est ça l'urgence, on se revoit ensuite. Des comprimés pour tenir, pour dormir, pour se calmer, se détendre, en attendant. Elle ne sait pas en attendant quoi, mais elle n'ose pas demander. Elle ferme les yeux.

Elle se voit ingurgiter du sécable, du dispersible, du soluble, du buvable, du croquable, de l'avalable, quantité de molécules qui vont murmurer à son cerveau que tout va bien. Elle n'est pas certaine d'avoir souhaité cette réponse-là, mais il faut bien calmer ces palpitations, ces insomnies, cette pince qui broie l'estomac, cette gorge nouée, et tout ce qu'elle n'a pas voulu voir, pas voulu entendre depuis des semaines, depuis des mois.

Elle aimerait dire qu'elle ne veut pas de tous ces comprimés, de ces gélules, de ces cachets, de toute cette chimie anesthésiante qui va ralentir son corps et son cerveau, mais elle n'est pas en état de protester. Un bilan sanguin, le précédent commence à dater. Enfin pas d'urgence, ne vous bousculez pas. Marchez, sortez, mangez des fruits

frais, des vitamines, ne restez pas isolée, et puis encore quelques conseils comme ça, du bon sens qu'elle n'entend pas, elle acquiesce, comme une enfant encore, elle n'a pas grandi depuis le début de la consultation.

Elle remercie, récupère les ordonnances, son porte-cartes, entasse le tout dans son sac, et ça déborde, déjà il a ouvert la porte. Son manteau glisse à terre, le docteur Cardoso le lui tend avec un sourire. Prenez votre temps. Elle se dit que ce sourire, elle aurait préféré le voir en arrivant. Elle remercie encore, active le bouton du double sas d'entrée de l'immeuble, ne sait plus s'il faut tirer ou pousser, elle se trompe, et déjà là voilà dans la rue, étourdie par le bruit de la circulation.

Ils avaient dit du vert et du jaune. Tous ensemble, et tous en couleurs pour la convention régionale. Les salariés avaient reçu un mail du service de la communication qui vivait là ses très riches heures, avec une pièce jointe pour détailler le programme, le lieu du rendez-vous, l'accès et les covoiturages proposés. La page était saturée de points d'exclamation, agrémentée de petits dessins festifs, coupes de champagne, gâteaux, smileys hilares. Et puis, tout en bas de la page, le rappel du *dress code* : décontracté et coloré, vert et jaune, rappel du logo de la société. Quelques mots encore sur la *fierté d'appartenir*, et, tout en bas, souligné de deux traits : présence obligatoire.

Au-dessus des ordinateurs, ça avait été un mélange d'effervescence et de réserve. Pas dupes, non, amusés, à peine, mais une journée sans ordinateur, à la campagne, champagne offert, après tout, autant voir les choses du bon côté... Je passe te prendre ? Hâte de voir le DG en jaune poussin ! Et lui, tu l'imagines déguisé en perroquet ?

C'était le mois dernier, celui d'avant la chute. Clara avait soupiré. Fugitivement, elle avait envisagé une cheville foulée, une entorse, impossible de poser le pied par terre ou quelque chose de ce genre, de vraiment empêchant, bien visible et socialement acceptable. Elle s'était souvenue combien elle avait toujours eu horreur des déguisements, en chat, en fleur ou en écureuil, pour les fêtes d'école, les spectacles de théâtre et de danse de fin d'année. La dernière sur scène et la première dans les coulisses. Pas envie de revivre ça. Et elle n'avait rien de jaune ni de vert dans ses placards, couleurs absentes de sa palette. Jamais eu envie de ressembler au drapeau brésilien. Et le jaune, elle trouve que ça ne lui va pas au teint.

Il avait fallu s'exécuter, ne pas faire preuve de *mauvais esprit* de meneuse rebelle. Se montrer *positive* et *corporate*, faire apprécier son *potentiel*. Mais, depuis un moment, elle n'a plus envie. Une lassitude, sans se l'avouer. Un ressort détendu. Ça va passer. Un blues automnal, les jours qui décroissent, les vacances déjà loin, pas grand-chose.

En arrivant sur les lieux, un hôtel impersonnel, cimenté et cubique, spécialisé dans l'*accueil des groupes et séminaires*, dans un *écrin de verdure*, comme le précisait son site Internet pour qualifier le morceau de pelouse et les quelques arbres dressés à l'arrière du bâtiment, elle avait eu un instant d'arrêt. Comme une vision. Et puis non, elle avait réalisé que ce n'était pas une vision. Des êtres jaune et vert

surgissaient de toutes les voitures et pressaient le pas vers le bâtiment. Clara avait renoué son foulard jaune trouvé sur un marché pour quelques euros, en se promettant de le transformer en chiffon de ménage à la fin de la journée. Un sweat-shirt kaki, tout détendu, c'est tout ce qu'elle possédait de vert. Un jean, kaki aussi, et ça irait bien comme ça.

Café d'accueil en thermos, batterie de tasses en faïence blanche, touillettes en plastique et sachets de sucre en poudre, corbeilles débordant de viennoiseries et de chouquettes, le mot de bienvenue du directeur régional, ventre tendu sous un polo jaune vif assez disgracieux, et l'inévitable succession de PowerPoints sur les objectifs, les résultats, la performance et le fameux *ADN* du groupe. Puis un type inconnu de tous avait pris la parole, un invité de marque avait-il été précisé, intervenant rémunéré pour la circonstance, coach d'entreprise, consultant en performance commerciale, en motivation, et préparateur mental. Il parlait fort, avec de grands gestes de télévangéliste, avec des mots qu'il répétait tout le temps en désignant du doigt l'un ou l'autre dans la salle, mi-gêné, mi-ravi de se voir ainsi, l'espace de quelques secondes, sorti du rang. *Vous êtes des samourais, des guerriers*, martelait-il en boucle devant un auditoire silencieux qui n'attendait que le buffet promis à treize heures.

Clara regardait autour d'elle le chaos des couleurs, jusqu'au vertige. Des jupes jaune citron



à volants, rescapées des valises de vacances, des robes vert pomme, des chemises moutarde, des pantalons vert sapin, du bouton d'or, du pissenlit, du safran, du jaune d'œuf, dans une étourdissante profusion de nuances mal accordées. Elle avait failli sortir, prendre l'air, laisser les apprentis samourais ensemble pour aller boire un verre d'eau aux toilettes, mais elle avait renoncé, trop de monde à déranger pour quitter sa travée, elle était coincée.

Le télévangéliste, à l'acmé de son rôle, micro soudé au poing, croissait en volume sonore, avec un trop grand sourire dégainé toutes les deux phrases. Les minutes passaient comme des heures, immobiles, de ces heures de salle d'attente, de salle d'embarquement, de transports en commun, de ces heures contraintes où il faut se livrer à des efforts surhumains pour s'en extraire en pensée.

Lors du déjeuner, le consultant-coach s'était approché du buffet où elle se tenait, assiette dans une main et verre de rosé dans l'autre, et elle avait trouvé sa chemise vert anis vraiment vilaine, avec des auréoles sous les bras qui se dévoilaient au moindre geste. Il semblait décidé à engager la conversation, toujours avec ce sourire trop large, trop ouvertement sympathique, sans raison. Il lui dit, d'un ton de confiance, qu'il l'avait remarquée dans l'assistance, elle avait l'air captivée par ses propos, il était prêt à répondre à toutes ses questions, jusqu'aux plus indiscretes, avait-il ajouté en baissant la voix et en la regardant dans les yeux. Elle avait

reculé d'un pas et répondu en hâte une politesse, une phrase convenue sur la réussite de l'événement, et elle s'était éclipsée, abandonnant son verre de rosé et son assiette de canapés au saumon fumé surmontés d'un brin d'aneth, feignant d'être attendue auprès d'un groupe. D'un mouvement rapide, d'un pas pressé, elle avait fendu l'étendue vert et jaune tout autour d'elle, comme un pré fleuri et vénéneux. Elle s'était dit que la journée allait être longue.

Il y a encore peu, lorsqu'on lui demandait ce qu'elle faisait dans la vie, Clara répondait en souriant je vends de l'argent. Marchande d'argent, disait-elle, et elle éclatait de rire parfois, de son si beau rire, de ceux à qui l'on pardonne tout, devant la mine perplexe, ou étonnée, ou pleine d'incompréhension de son interlocuteur. C'est simple pourtant, disait-elle, tu as besoin d'argent, je t'en vends. Ça arrange tout le monde, c'est même l'un des plus vieux métiers du monde. Tu achètes ce qui te fait envie, et ma boîte s'enrichit. Et plus elle s'enrichit, plus je gagne aussi. Tu vois, c'est simple.

Elle a répondu ça pendant longtemps, puis moins souvent, et plus du tout ces derniers temps. Une fissure, une rayure sur la porcelaine. Le sourire est encore là, il étincelle sur sa bouche maquillée joli, mais dans les yeux, quelque chose dit qu'elle n'y croit plus. Un point qui regarde ailleurs, et le sourire qui tente une sortie, un baroud d'honneur, mais non, vraiment, dans les yeux on voit que c'est fini. Son travail, dont elle était si fière, avec ses cartes de

visite personnelles marquées du logo de la société, avec le cavalier plastifié posé sur son bureau, *Clara Legendre, chargée de clientèle*, pèse maintenant d'un poids de plomb sur ses épaules.

Et puis ce rendez-vous, la semaine avant la chute, celui qui déclenche l'embrasement, la mise à feu d'un paquet de doutes, d'idées sombres amoncelées, de celles que l'on repousse chaque matin au réveil et que l'on enferme à double tour en partant. Ce couple-là, cent quarante ans à eux deux, deux vies de travail et d'enfants élevés, de ceux dont on ne trouve rien à dire, qu'on ne remarque pas, ni grandes manières, ni beaux habits, ni belle voiture, les mains usées, l'alliance incrustée dans la chair, deux petits brillants démodés aux oreilles pour elle, lui qui cherche ses lunettes ; parkas et chaussures confortables, faits pour marcher en forêt le dimanche et sortir le chien, pour aller chercher les petits-enfants à la piscine ou à la danse, rien d'autre à en dire. Ils étaient venus finaliser leur demande de crédit. Pas grand-chose, deux mille euros, crédit à la consommation, faire réparer la voiture ou changer le lave-vaisselle, faire face à un imprévu. Rien à en dire non plus. Petits revenus, pas de dettes, pas d'engagements, bonne santé pour leur âge, échéancier réaliste, bonne assurance. Un effort pour eux, mais aucune raison de leur dire non. Clara les avait reçus pour la seconde fois. Politesses. Signatures. Politesses.

La dame semblait heureuse, soulagée, lorsqu'elle s'était levée du fauteuil visiteur en tissu vert étincelant, accoudoirs chromés. Elle avait fermé sa parka, serré son écharpe, mis les papiers dans son sac, lui ne disait rien. Bavarde, la dame, d'un coup. Vous comprenez, là, on va pouvoir les gâter pour Noël, nos petits-enfants ! C'est qu'on en a cinq ! De la fierté dans sa voix, un vrai grand sourire et toutes les petites rides autour des yeux qui se resserrent autour du regard qui brille. Elle avait poursuivi. Parce que les autres grands-parents, eux, c'est... elle ne trouvait pas le mot, alors de ses mains elle avait dessiné une montagne, de ses deux bras levés du plus haut qu'elle pouvait, qui s'élargissaient en redescendant. C'est... comme ça. Nous, on ne peut pas suivre. Alors les petits-enfants, forcément, ils préfèrent aller chez eux, et nous on ne les voit pas beaucoup. Et notre fils, il n'a pas vraiment son mot à dire.

Lui s'était caché derrière elle, il avait rajusté sa casquette et avait tenté de la prendre par le bras. Allez, viens, on va laisser madame travailler, on y va. Allez, on y va. Elle, continue, radieuse. Oui, on va les gâter, ça c'est sûr.

Clara les raccompagne vers la sortie. Elle ne sait pas quoi dire. Elle ne sourit plus. Et puis c'est plus fort qu'elle. Vous savez, n'oubliez pas que vous avez un délai de rétractation de quatorze jours à partir d'aujourd'hui. C'est votre droit. Ça vous laisse un peu de temps. Réfléchissez quand même.

En passant, la responsable de l'agence tourne la tête, une jeune femme, jolie veste bleu marine cintrée et chemisier azur, queue-de-cheval tirée sur les tempes, elle s'arrête une seconde de trop et la fixe, une seconde de trop aussi. Les portes automatiques se sont ouvertes sur la rue, le bruit des voitures envahit les bureaux, une ambulance fonce en faisant hurler ses trois notes. Clara leur serre la main. Sourire forcé. Au revoir, bonne journée. Lorsqu'elle retourne à son box, la responsable l'interpelle. Clara, à quoi jouez-vous ? Qu'est-ce qui vous prend ? On en parle demain, à huit heures trente dans mon bureau. Merci.

En s'asseyant, Clara sent ses jambes trembler, ses mains trembler. Elle note la convocation sur un post-it orange fluo et le colle au bas de son écran d'ordinateur, mais c'est inutile, ce rendez-vous-là, elle ne l'oubliera pas.

Au cours de ces semaines vides, de ces semaines blanches, semaines de rien, de fatigue, de mauvais sommeil, d'épuisement, de ces semaines où prendre une douche et préparer un café peuvent prendre la matinée, Thomas l'appelle. Souvent. Il vient après son travail, reste pour la soirée, attentif, soucieux, dévoué, comme si leur histoire allait se jouer d'une mauvaise passe, d'un incident de parcours. Il propose du restaurant, entre amoureux, entre amis, comme elle veut, du cinéma, des balades, il s'étonne de ne rencontrer qu'un regard las, que les replis d'un silence infranchissable, il ne comprend pas le même pull porté une semaine entière et les ongles rongés, le vernis écaillé. Il veut bien faire un effort, mais secoue-toi un peu, ça ne te ressemble pas, allez viens, change-toi les idées, tu ne vas pas rester toute la journée dans ton lit même pas fait, change tes draps, aère ta chambre.

Puis il s'agace, il ne comprend pas le silence de Clara, son immobilité d'iguane dans son

appartement, il s'énerve, je n'ai pas l'intention de faire ma vie avec une fille en jogging vautrée dans son canapé, reprends-toi, fais un effort. Clara ! Merde ! Aussitôt, il regrette ces mots qu'il ne pense pas, jamais, pas un instant, ces mots qui ne reflètent que son impuissance et son désarroi. Il se sent monstrueux et regrette ces vilains crapauds, ces serpents sortis de sa bouche, il voudrait les rattraper mais c'est trop tard, ils sont là entre eux deux et impossible de les faire disparaître. Clara ne trouve pas comment lui dire qu'il n'y a rien à secouer, à reprendre, à raisonner. Alors ce sont des larmes, des larmes sans fin, une mousson, un déluge, des larmes qu'elle ne sait pas arrêter, qui lui rougissent les yeux, les joues. Thomas lui demande si elle prend bien son traitement, parce que ce n'est pas normal, de pleurer autant.

Il appelle moins, propose moins, son travail le retient de plus en plus tard, et un jour ça lui échappe. Tu sais, pour nous, je ne sais plus. Je ne comprends plus. Il ne sait plus sa place avec elle. Il a peur des larmes de femme. Il ne sait pas quoi en faire. Rien à voir avec la larme furtive, gracieuse, touchante, celle qui hésite au bord des cils, celle qui fait briller les yeux. Celle qui donne envie de protéger Clara, de la consoler, d'attendre l'apparition d'un sourire, d'essuyer cette larme d'un doigt léger, ou de la cueillir de la pointe de la langue. Mais il ne s'agit pas de ça maintenant, alors il ne sait pas faire.



Il tente, puis il se lasse. Il découvre un continent inconnu, des recoins, des angles morts, des grottes, des effondrements, et il ne veut pas entrer là. Il vit du côté du limpide, de la clarté, surtout pas du côté des ombres. Clara le dérouté et l'effraie. Il se sent impuissant. Il a peur que ce soit sans fin. Alors il lui dit, au téléphone, ces mots qui ne trompent personne, prendre un peu de distance, réfléchir, y voir plus clair, se donner du temps, tous ces mots usés qui congédient l'autre en faisant mine de l'épargner. Il veut se sauver, retourner à sa vie, à ses envies. Il ne reconnaît plus celle qui l'a séduit, celle du peau à peau partagé, des détours du désir et des secrets chuchotés.

Celle qu'il a regardée dormir, les premières nuits, avec ses jambes, ses bras si blancs étendus au milieu du lit, avec ses cheveux sombres et ses grains de beauté au bas du dos. Il ne reconnaît pas celle d'aujourd'hui, une inconnue qui aurait pris sa place par un mauvais sortilège. Elle est devenue une île hérissée de rochers, on n'y aborde pas sans dommage.

Il a essayé, c'est ce qu'il se dit pour ne pas passer pour un lâche à ses propres yeux, un égoïste, un abandonnant, un jouisseur sans cœur et sans âme. Il lui a apporté des fruits, des oranges, des kiwis, des pamplemousses, le plein de vitamines a-t-il dit, et la fois d'après, tout avait pourri dans la coupe en vannerie posée sur la table. C'est peut-être là, en jetant les fruits tavelés, dévorés de moisissure,

qu'il a réalisé. L'île de Clara, l'île où elle vivait en ce moment était sans accès, et la traversée impossible sans prendre le risque de chavirer lui-même. Et ça l'a énervé, ce gâchis, ces fruits qu'elle n'avait pas touchés, pas regardés, comme elle le regardait à peine, lui, et elle ne les avait même pas jetés, ils bleuisaient là, jour après jour, devant elle immobile, indifférente, murée.

Tu sais, pour nous, je ne sais plus.

Inquiète de ne pas avoir de nouvelles depuis plus d'une semaine, inquiète des SMS et des messages vocaux restés sans réponse, sa mère a fini par la joindre. J'ai appelé ton bureau, on m'a dit que tu es malade. Mais pourquoi tu ne m'as rien dit ? J'avais l'air de quoi, moi, de ne même pas être au courant ? Je suis ta mère, quand même ! C'est un monsieur qui a répondu sur ta ligne directe. Très aimable.

Clara élude, minimise, avance une demi-vérité, un quart de mensonge, assure que tout va bien, enfin que tout va aller mieux. Quand même, ça va faire un mois ! On ne s'arrête pas comme ça pour rien ! Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qu'il a dit le docteur Cardoso ? Tu travailles trop, je te l'ai dit cent fois, et ton père est de mon avis, mais tu ne veux rien entendre. Et si tu venais à la maison ? Ça te ferait du bien, et on serait contents de te voir. Clara écoute la litanie des arguments.

Quelque chose en elle se déchire, ce regret, cette certitude que dire oui serait un désastre, malgré cette envie, aussi, en entendant cette voix inquiète,

de ne plus s'occuper de rien, de s'en remettre à des mains aimantes. Mais il faudrait parler, écouter, répondre, acquiescer, approuver, relancer. Avouer. Pas envie de mentir. Pas envie non plus de les charger de cet épuisement, de ces angoisses dont ils ne peuvent rien faire, sinon les prendre sur eux et les faire tourner comme des balles de jonglage, sans solution. Thomas, qu'elle a eu la mauvaise idée de présenter quelques mois plus tôt. Il avait pourtant l'air bien, ce garçon, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Il a dû se lasser, avec ta fichue indépendance, ton caractère, tu leur fais peur, si ça se trouve, aux hommes. Et au travail, ça ne va pas te poser de problèmes, une si longue absence ?

Si, bien sûr, ça va poser problème, le médecin a renouvelé l'arrêt, je ne vous trouve pas brillante, mademoiselle Legendre, je ne vous laisse pas reprendre. Ça serait bien d'aller *voir quelqu'un*, de parler un peu, de poser votre sac quelque part, a-t-il ajouté, et il lui a noté quelques numéros de téléphone sur une feuille blanche en ajoutant que le burn-out, vous savez, c'est sérieux, ça peut durer longtemps, avant qu'on s'en relève.

Elle était trop lasse pour lui répondre qu'elle ne le prend pas à la légère, ni ça ni rien d'autre, que c'est peut-être son problème, d'ailleurs.

Elle a tendu le bras pour prendre la feuille avec les noms et les numéros, elle l'a pliée en quatre et rangée avec l'ordonnance et la prolongation de l'arrêt de travail. Pour le moment, ce qu'elle

voudrait, c'est pouvoir respirer sans blocage à mi-parcours, le fil de fer barbelé sous les côtes, c'est pouvoir sortir sans que cela devienne une expérience extrême, c'est arriver à se faire un café sans que la matinée s'écoule avant de pouvoir introduire une capsule dans sa cafetière rouge chromée.

Elle passe du temps devant des séries dont elle avale les épisodes les uns derrière les autres, des histoires de FBI, de CIA, d'unités spéciales et de traders, sans se souvenir, l'instant d'après, de quoi il est question. Parfois elle s'endort sur son canapé, se réveille quand elle a froid, un frisson qui s'attarde sur tout le corps, elle attrape le plaid à portée de main et se rendort, entre deux réveils en sursaut, le tee-shirt trempé de sueur, en se demandant où elle se trouve, en attrapant son téléphone pour vérifier que toute vie sur terre ne s'est pas arrêtée. Elle rêve d'oubli, d'oubli, seulement d'oubli. Creuser un terrier pour s'y réfugier, que les bruits du monde n'y parviennent pas, surtout pas, et qu'elle n'ait pas à parler, parce que chaque mot prononcé lui demande un effort impossible, c'est soulever des poids, des rochers, des montagnes et c'est bien trop lourd pour elle. Elle a tenté de lire, il y a les livres qu'une amie lui offre ou lui prête de temps à autre, ils sont là, sur la table basse, avec tous les mondes qu'ils recèlent, toutes les histoires qui y vibrent, toutes les vies qui s'y bousculent, elle voudrait, mais elle n'y arrive pas, son regard bute sur les pages et

les lignes se mêlent, s'emmêlent, dansent entre elles et se brouillent. Plus tard. Oui, plus tard.

Je viendrai pour Noël, maman, mais là je ne peux pas. Mais ça va, ne vous inquiétez pas. S'il te plaît, n'en parle pas à Christophe ni à sa femme. Promis, j'appelle. Et papa, comment ça va ? Embrasse-le fort pour moi. Clara repose le téléphone, honteuse. Honteuse de ses mensonges, de ses esquives, de ses pauvres pirouettes.

Honteuse, et soulagée.

Thomas lui a demandé s'il pouvait passer et elle a dit oui. Un rapide échange de SMS, quelques mots engagés dans leurs bulles arrondies. Ne te tracasse pas, je m'occupe de tout. Il sonne et elle le voit sur le seuil, avec son blouson en jean fourré et son bonnet bleu marine, les bras chargés de sacs en papier kraft. Il se dirige vers la cuisine et commence à déballer. Il y a du vin, du curry de lentilles, du poulet tandoori. Il a acheté des avocats et une mangue qu'il commence à préparer en prélevant les côtés charnus, qu'il quadrille avec soin à l'aide d'un couteau pointu puis qu'il retourne d'un coup en faisant saillir les carrés de chair brillante à l'extérieur. J'ai pensé que ça te ferait plaisir, tu aimes bien ça d'habitude.

Appuyée contre l'évier, Clara le regarde transvaser les barquettes en plastique transparent dans des bols en porcelaine blanche et les glisser dans le micro-ondes. Elle note ses gestes précis, nets, rapides, comme à son habitude. Alors qu'il ouvre la bouteille de vin, elle dispose sur la table les

assiettes, les serviettes en papier et un bougeoir. Il fait tourner son verre entre ses mains, et un long silence succède à l'agitation des préparatifs. Je suis désolé pour ce que je t'ai dit. Je voudrais savoir ce que je peux faire.

Clara regarde la bougie allumée qui tremblote, les couleurs des plats disposés en arc devant elle, vert, jaune, orangé, elle voudrait lui dire qu'elle est heureuse de le voir, de voir son monde reconstitué, mais les mots ne viennent pas. Thomas lui prépare une assiette et la lui tend, elle se force à goûter. Entre sa fourchette et sa bouche, il lui semble qu'il y a une distance infinie à parcourir, un voyage aérien qui n'arrivera jamais à destination. Elle avale quelques bouchées, repose son assiette.

Thomas insiste, tu ne manges rien ! Il voudrait la voir comme avant, joyeuse et gourmande, et non transie, recroquevillée dans un angle du canapé. Il l'attire vers lui, de ses mains chaudes émane un courant qui aspire Clara, une onde consolante qui s'insinue dans tout son corps.

Puis Thomas la désire, toujours cette histoire de peau entre eux, ses mains parcourent un tracé familier qu'il redécouvre.

Leurs corps en ombres chinoises sur le mur de la chambre. Thomas avance avec lenteur dans cette chorégraphie dont tous deux connaissent chaque pas, chaque dérobade, chaque sursaut. Clara se laisse envahir, portée par cette chaleur qui la ramène à la vie. Il attend son plaisir à elle,



le moment où il pourra à son tour sombrer dans un spasme. Il guette les signes sur son visage, le léger tremblement sur ses paupières, sur ses lèvres. Elle s'accroche à lui, à ses épaules, se noue à ses reins et tente d'épouser son accélération, puis quelque chose lâche, elle abandonne, et bientôt il est seul dans cette danse haletante qu'il mène à sa fin, en basculant dans un plaisir amer, celui d'une solitude qui en frôle une autre, deux bateaux dans la nuit. Il roule sur le côté et ce sont deux gisants, côte à côte. Il garde son bras posé sur son ventre à elle, dégage ses cheveux avec douceur. Bientôt sa respiration à lui, régulière, profonde, dans la pièce. Clara ramène la couette autour de ses épaules, et le matin la trouve là, les yeux ouverts sur un invisible horizon.